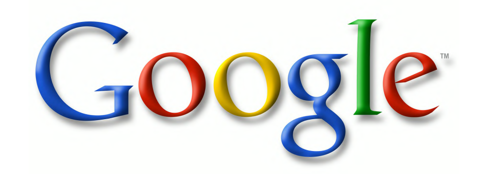
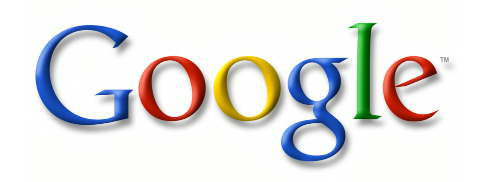




MAHOMET

TRAGEDIE,

PAR M. DE VOLTAIRE.

REPRÉSENTÉE SUR LE THEATRE de la Comédie Françoise.

Le 9. Août 1742.



A BRUXELLES,

M. DCC. XLII.

ACTEURS.

MAHOMET.

OMAR, *Général de Mahomet.*

ZOPHIRE, *Chérif du Sénat de la Mecque.*

SEIDE. } *Enfans de Zophire élevés secrétement dans le Camp de Mahomet.*
PALMIRE.

PHANOR, *Confident de Zophire.*

La Scene est à la Mecque, dans le Temple des faux Dieux de Zophire.



MAHOMET,
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZOPHIRE, PHANOR.

ZOPHIRE.



UI, moi! baisser les yeux devant ces faux prodiges?
Moi! de ce Fanatique encenser les prestiges,
L'honorer dans la Meque après l'avoir banni?
Non! Que des justes Dieux Zophire soit puni,
Si tu vois cette main jusqu'ici libre & pure,
Carresser la revolte, & flatter l'imposture.

PHANOR.

Nous chérissons en vous ce zele paternel
Du chef auguste & saint du Sénat d'Ismaël;
Mais ce zele est funeste, & tant de résistance
Sans lasser Mahomet, irrite sa vengeance;
Contre ses attentats vous pouviez autrefois,
Lever impunément le fer sacré des Loix,
Et des embrasemens d'une guerre immortelle,

Etouffer sous les pieds la premiere étincelle;
Mahomet Citoyen ne parut à vos yeux,
Qu'un novateur obscur, un vil séditieux.
Aujourd'huy c'est un Prince, il triomphe, il domine;
Imposteur à la Meque, & Prophete à Medine,
Il sçait faire adorer à trente Nations
Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous détestons.
Que dis-je? en ces murs même une Troupe égarée
Des poisons de l'Erreur avec zele enivrée,
De ses Miracles faux soutient l'illusion;
Répand le fanatisme & la sédition;
Appelle son Armée; & croit qu'un Dieu terrible
L'inspire, le conduit, & le rend invincible.
Tous nos vrais Citoyens avec vous sont unis,
Mais les meilleurs conseils sont-ils toujours suivis?
L'amour des nouveautés, le faux zele, & la crainte
De la Meque allarmée ont désolé l'enceinte;
Et ce Peuple en tout tems chargé de vos bienfaits;
Crie encore à son pere, & demande la paix.

ZOPHIRE.

La paix avec ce Traître! ah Peuple sans courage;
N'en attendez jamais qu'un horrible esclavage,
Allez, portez en pompe, & servez à genoux
L'Idole dont le poids va vous écraser tous;
Moi, je garde à ce fourbe une haine immortelle;
De mon cœur ulceré la plaie est trop cruelle.
Lui-même a contre moi trop de ressentimens,
Le cruel fit périr ma femme & mes enfans;
Et moi jusqu'en son Camp j'ai porté le carnage;
La mort de son fils même honora mon courage;
Les flambeaux de la haine entre nous allumés,

Jamais des mains du tems ne seront consumés.

PHANOR.

Ne les éteignez point, mais cachez en la flâme,
Immolez au Public les douleurs de votre ame;
Quand vous verrez ces lieux par ses mains ravagés,
Vos malheureux enfans seront-ils mieux vengés?
Vous avez tout perdu, fils, frere, épouse, fille,
Ne perdez point l'Etat, c'est-là votre famille.

ZOPHIRE.

On ne perd les Etats que par timidité.

PHANOR.

On périt quelque fois par trop de fermeté.

ZOPHIRE.

On périt avec gloire.

PHANOR.

Ah, quel triste courage
Vous fait si près du Port exposer au naufrâge!
Le Ciel, vous le voyez, a remis en vos mains
De quoi fléchir encore ce Tyran des humains;
Cette jeune Palmire en ses Camps élevée,
Dans nos derniers Combats par vos mains enlevée,
Semble un Ange de paix descendu parmi nous,
Qui peut de Mahomet appaiser le courroux;
Déja par ses Herauts il l'a redemandée.

ZOPHIRE.

Tu veux qu'à ce Barbare elle soit accordée;
Tu veux, que d'un si cher & si noble Trésor

Ses criminelles mains s'enrichissent encor ;
Qui, lorsqu'il nous apporte & l'erreur & la guerre,
Lorsque son bras enchaîne & ravage la Terre,
Les plus tendres appas brigueront sa faveur,
Et la beauté sera le prix de sa fureur.
Ce n'est pas qu'à mon âge, vers la fin de ma vie,
Je porte à Mahomet une honteuse envie.
Ce cœur triste & flétri, que les ans ont glacé,
Ne peut sentir les feux d'un desir insensé ;
Mais, soit qu'en tous les tems, un objet né pour plaire,
Arrache de nos vœux l'hommage involontaire,
Soit que privé d'enfans, je cherche à dissiper
Cette nuit de douleurs qui vient m'envelopper :
Je ne sçais quel penchant pour cette infortunée,
Rempli le vuide affreux de mon ame étonnée :
Soit foiblesse ou raison, je ne puis sans horreur,
La voir aux mains d'un monstre, artisan de l'erreur ;
Je voudrois qu'à mes yeux heureusement docile,
Elle même en secret pût cherir cet asyle ;
Je voudrois que son cœur sensible à mes bienfaits
Detestât Mahomet autant que je le hais.
Elle veut me parler sous ses sacrés Portiques,
Non loin de cet Autel de nos Dieux domestiques ;
Elle approche, & son front, siége de la candeur
Annonce en rougissant les vertus de son cœur.

SCENE SECONDE.

PALMIRE, ZOPHIRE.

ZOPHIRE.

JEune & charmant objet dont le sort de la guerre,
Propice à ma vieillesse, honora cette Terre ;
Vous n'êtes point tombée en de barbares mains,
Tout respecte avec moi vos malheureux destins,
Votre âge, vos beautés, votre aimable innocence.
Parlez ; & s'il me reste encore quelque puissance,
De vos justes desirs si je remplis les vœux,
Les derniers de mes jours seront les plus heureux.

PALMIRE.

Seigneur, depuis deux mois sous vos loix prisonniere,
Je dûs à mes destins pardonner ma misere.
Vos généreuses mains s'empressent d'éffacer
Les larmes que le Ciel me condamne à verser.
Par vous, par vos bienfaits à parler enhardie,
C'est de vous que j'attens le bonheur de ma vie ;
Aux vœux de Mahomet j'ose ajouter les miens,
Il vous a demandé de briser mes liens,
Puissiez-vous l'écouter, & puissai-je lui dire
Qu'après le Ciel & lui, je dois tout à Zophire.

ZOPHIRE.

Ainsi de Mahomet vous regrettez les fers,
Ce tumulte des Camps, ces horreurs des déserts ;
Cette errante Patrie au trouble abandonnée....

PALMIRE.

La Patrie est aux lieux où l'ame est enchaînée ;

Mahomet a formé mes premiers ſentimens ;
Et ſes femmes en paix guidoient mes foibles ans ,
Leur demeure eſt un Temple où ces femmes ſacrées
Levent au Ciel des mains de leur Maître adorées ;
Le jour de mon malheur helas fut le ſeul jour,
Où le ſort de la guerre a troublé leur ſéjour.
Seigneur, ayez pitié d'une ame déchirée
Toujours préſente aux lieux dont je ſuis ſéparée.

ZOPHIRE.

J'entens, vous eſperez partager quelque jour
De ce Maître orgueilleux, & la main & l'amour.

PALMIRE.

Seigneur, je le reſpecte, & mon ame tremblante,
Croit voir en Mahomet un Dieu qui m'épouvante.
Non, d'un ſi grand himen mon cœur n'eſt point flatté,
Tant d'éclat convient mal à tant d'obſcurité.

ZOPHIRE.

Ah! qui que vous ſoyez, il n'eſt pas né peut-être
Pour être votre Epoux, encor moins votre Maître,
Et vous ſemblez d'un ſang fait pour donner des Loix
A l'Arabe inſolent qui marche égal aux Rois.

PALMIRE.

Nous ne connoiſſons point l'orgueil de la naiſſance,
Sans parens, ſans patrie, eſclave dès l'enfance,
Dans notre égalité nous cheriſſons les fers,
Tout nous eſt étranger hors le Dieu que je ſers.

ZOPHIRE.

Tout vous eſt étranger ! cet état peut-il plaire ?
Quoi vous ſervez un Maître, & n'avez point de pere ?
Dans mon triſte Palais, ſeul & privé d'enfans,

J'aurois pû voir en vous l'appui de mes vieux ans;
Le ſoin de vous former des deſtins plus propices,
Eût adouci des miens les longues injuſtices;
Mais non! vous deteſtez ma Patrie & ma Loi.

PALMIRE.

Comment puis-je être à vous; je ne ſuis point à moi?
Vous aurez mes regrets, votre bonté m'eſt chere,
Mais enfin Mahomet m'a tenu lieu de pere.

ZOPHIRE.

Quel pere, juſtes Dieux! lui ce monſtre impoſteur!

PALMIRE.

Ah! quels noms odieux lui donnez-vous Seigneur?
Lui dans qui tant d'Etats adorent leur Prophete,
Lui l'Envoyé de Dieu, & ſon ſeul Interprete.

ZOPHIRE.

Etrange aveuglement des malheureux Mortels!
Tout m'abandonne ici pour dreſſer des Autels,
A ce coupable heureux, qu'épargna ma juſtice,
Et qui courut au Trône échappé du ſupplice.

PALMIRE.

Vous me faites frémir, Seigneur, & de mes jours
Je n'avois entendu ces horribles diſcours,
Mon penchant, je l'avoue, & ma reconnoiſſance
Vous donnoient ſur mon cœur une juſte puiſſance;
Vos blaſphêmes affreux contre mon Protecteur,
A ce penchant ſi doux font ſucceder l'horreur.

ZOPHIRE.

O ſuperſtition! tes rigueurs inflexibles,
Privent d'humanité les cœurs les plus ſenſibles:
Que je vous plains, Palmire, & que ſur vos erreurs,
Ma pitié malgré moi me fait verſer des pleurs.

PALMIRE.

Et, vous me refusez ?

ZOPHIRE.

Ah! Je ne puis vous rendre
Au Tyran qui trompa ce cœur flexible & tendre ;
Non, je crois voir en vous un bien trop prétieux ;
Qui me rend Mahomet encor plus odieux.

SCENE TROISIE'ME.

ZOPHIRE, PALMIRE, PHANOR.

ZOPHIRE.

QUE voulez-vous Phanor ?

PHANOR.

Aux Portes de la Ville
D'où l'on void de Morad la campagne fertille,
Omar est arrivé.

ZOPHIRE.

Qui ce farouche Omar ;
Que l'erreur aujourd'huy conduit après son Char,
Qui combattit long-tems le Tyran qu'il adore,
Qui vangea son Pays.

PHANOR.

Peut-être il l'aime encore.
Moins terrible à nos yeux, cet insolent guerrier ;
Portant entre ses mains le glaive & l'olivier,
De la paix à nos Chefs représente le gage ;
Un guerrier qui le suit, s'est offert en ôtage,
On le nomme Seide.

PALMIRE.

O Ciel ! O sort plus doux !
Quoi, Seide ?

PHANOR.

PHANOR.

Omar vient, il s'avance vers vous.

ZOPHIRE.

Il le faut écouter. Allez, jeune Palmire.

SCENE QUATRIE'ME.

ZOPHIRE, PHANOR.

ZOPHIRE.

OMAR devant mes yeux; qu'osera-t'il me dire?
O Dieux de mon Pays, qui depuis trois mille ans,
Protegez d'Ismaël les généreux enfans;
Soleil, sacré flambeau, qui dans votre carriere,
Image de ces Dieux, nous prêtez leur lumiere,
Voyez & soutenez la juste fermeté
Que j'opposai toujours contre l'iniquité.

SCENE CINQUIE'ME

OMAR, ZOPHIRE, PHANOR.

ZOPHIRE.

EH bien, après six ans tu revois ta Patrie,
Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie;
Ces Murs sont encor pleins de tes premiers exploits,
Déserteur de nos Dieux, Déserteur de nos Loix,
Persécuteur nouveau de cette Cité sainte,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte,
Ministre d'un Brigand qu'on dût exterminer,
Parles, que me veux tu?

OMAR.

Je veux te pardonner.

Le Prophete d'un Dieu par pitié pour ton âge,
Pour tes malheurs paſſés, ſurtout pour ton courage;
Te préſente une main qui pourroit t'écraſer,
Et j'apporte la paix qu'il daigne propoſer.

ZOPHIRE.

Un vil ſéditieux prétend avec audace,
Me propoſer la paix, & non demander grace;
Souffrirez-vous Grands Dieux, qu'au gré de ſes forfaits;
Mahomet nous raviſſe ou nous donne la paix?
Et vous qui vous chargez des volontés d'un Traître,
Ne rougiſſez-vous point de ſervir un tel Maître?
Ne l'avez-vous pas vû ſans honneur & ſans biens
Ramper au dernier rang des derniers Citoyens?
Qu'alors il étoit loin de tant de renommée.

OMAR.

A tes viles grandeurs ton ame accoutumée;
Juge ainſi du mérite, & péſe les humains
Au poids que la fortune avoit mis dans tes mains.
Ne ſcais tu pas encore homme foible & ſuperbe,
Que l'Inſecte inſenſible enſeveli ſous l'herbe,
Et l'Aigle impérieux qui plane au haut du Ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Eternel.
Les Mortels ſont égaux, ce n'eſt point la naiſſance,
C'eſt la ſeule vertu qui fait leur différence:
Il eſt de ces Eſprits favoriſés des Cieux,
Qui ſont tout par eux-mêmes, & rien par leurs Ayeux.
Tel eſt l'homme en un mot que j'ai choiſi pour Maître,
Lui ſeul dans l'Univers a merité de l'être,
Tout mortel à ſa Loi doit un jour obéir,
Et j'ai donné l'exemple aux ſiécles à venir.
Dieu maître de ſon choix ne doit rien à perſonne;

Il éclaire, il aveugle, il condamne, il pardonne;
C'est lui qui par ma voix daigne ici te parler,
Au nom de Mahomet, qu'on apprenne à trembler.

ZOPHIRE.

Je te connois Omar, en vain ta politique
Vient ici m'étaler ce tableau fanatique;
Il peut des Musulmans éblouir les esprits,
Mais l'erreur qu'on adore excite mes mépris.
Bannis toute imposture, & d'un coup d'œil plus sage,
Regarde ce Prophete à qui tu rends hommage;
Vois l'homme en Mahomet, conçois par quel dégré
Tu fais monter aux Cieux ton phantôme adoré.
Enthousiaste, ou fourbe, il faut cesser de l'être,
Sers toi de ta raison, juge avec moi ton Maître:
Tu verras de Chameaux un grossier conducteur,
Chez sa premiere épouse insolent imposteur,
Qui sous le vain appas d'une songe ridicule,
Des plus vils des humains tente la foi crédule,
Comme un séditieux à mes pieds amené,
Par quarante Vieillards à l'exil condamné,
Trop léger châtiment qui l'enhardit au crime;
De caverne en caverne il fuit avec Fatime,
Ses Disciples errans de Cités en déserts,
Proscrits, persécutés, bannis, chargés de fers,
Vont de leur secte impie étendre la ruine,
De leurs venins bientôt ils infectent Medine.
Toi-même alors, toi-même écoutant la raison,
Tu voulus dans sa source arrêter le poison;
Je te vis plus heureux, & plus juste & plus brave
Attaquer le Tyran dont je te vois l'esclave:
S'il est un vrai Prophete, osas tu le punir,

S'il eſt un impoſteur oſes tu le ſervir.

OMAR.

Je voulus le punir, quand mon peu de lumiere;
Ne me fit voir en lui rien qu'un homme ordinaire;
Mais enfin, quand j'ai vû que Mahomet eſt né
Pour changer l'Univers à ſes pieds conſterné,
Quand mes yeux éclairés du feu de ſon génie,
Le virent commencer ſa carriere infinie,
Eloquent, intrepide, admirable en tout lieu,
Agir, parler, punir, ou pardonner en Dieu,
J'aſſociai ma vie à ſes travaux immenſes,
Des Trônes, des Autels en ſont les récompenſes.
Je fus, je te l'avoue, aveugle comme toi,
Ouvre les yeux, Zophire, & change ainſi que moi;
Reconnois une Loi qui s'étend par la guerre,
Tu me vois après lui le premier de la Terre,
Le poſte qui te reſte eſt encore aſſez beau,
Pour fléchir noblement ſous ce Maître nouveau.
Vois ce que nous étions, & vois ce que nous ſommes;
Le Peuple aveugle & foible eſt né pour les Grands-Hommes,
Pour admirer, pour croire, & pour nous obéir;
Viens régner avec moi ſi tu crains de ſervir,
Partage nos Grandeurs, au lieu de t'y ſouſtraire,
Et las de l'imiter, fais trembler le vulgaire.

ZOPHIRE.

Ce n'eſt qu'à Mahomet, à ſes pareils, à toi
Que je prétends, Omar, inſpirer quelque effroi.
Tu veux que du Sénat le Chérif infidele,
Encenſe un impoſteur & couronne un rebelle;
Je ne te nierai point que ce fier ſéducteur,

N'ait beaucoup de prudence & beaucoup de valeur :
Je connois comme toi les talens de ton maître,
S'il étoit vertueux, c'eſt un Héros peut-être ;
Mais ce Héros, Omar, eſt un traître, un cruel,
Et de tous les Tyrans c'eſt le plus criminel.
Tu me vantes en vain ſa trompeuſe clémence ;
Le grand art qu'il poſſede eſt l'art de la vengeance ;
Dans le cours de la guerre un funeſte deſtin,
Le priva de ſon fils que fit périr ma main,
Mon bras perça le fils, ma voix bannit le pere,
Ma haine eſt inflexible ainſi que ma colere ;
Pour rentrer dans la Mecque, il doit m'exterminer,
Et le juſte au méchant ne ſçait point pardonner.

OMAR.

Hé bien, pour te montrer que Mahomet pardonne,
Pour te faire embraſſer l'exemple qu'il te donne,
Partage avec lui-même, & donne à tes tribus
Les dépouilles des Rois que nous avons vaincus,
Mets un prix à la paix, mets un prix à Palmire,
Nos tréſors ſont à toi.

ZOPHIRE.

Tu penſes me ſéduire ;
Me vendre ici ma honte, & marchander la paix
Par ſes tréſors honteux, le prix de ſes forfaits.
Tu veux que ſous ſes Loix Palmire ſe remette,
Elle a trop de vertu pour être ſa ſujette,
Et je veux l'arracher aux tyrans impoſteurs,
Qui renverſent les Loix & corrompent les mœurs.

OMAR.

Tu me parles toujours comme un Juge implacable,
Qui ſur ſon Tribunal intimide un coupable ;

Pense & parle en Ministre, agis, traite avec moi,
Comme avec l'Envoyé d'un grand homme & d'un Roi.

ZOPHIRE.

Qui l'a fait Roi? Qui l'a couronné?

OMAR.

La Victoire;
Ménage sa puissance, & respecte sa gloire;
Au nom de Conquérant & de Triomphateur,
Il veut joindre celui de Pacificateur.
Son armée est encore aux bords du Saïbare,
Des murs où je suis né, le siege se prépare,
Sauvons, si tu m'en crois, le sang qui va couler;
Mahomet veut ici te voir & te parler.

ZOPHIRE.

Lui, Mahomet.

OMAR.

Lui-même il t'en conjure.

ZOPHIRE.

Traître;
Si de ces lieux sacrés j'étois l'unique maître,
C'est en te punissant que j'aurois répondu.

OMAR.

Zophire, j'ai pitié de ta fausse vertu;
Mais puisque ton Sénat insolemment partage;
De ce Gouvernement le frivole avantage,
Puisqu'il régne avec toi, je cours m'y presenter.

ZOPHIRE.

Je t'y suis; nous verrons qui l'on doit écouter;
Je défendray mes Dieux, mes Loix & ma Patrie.
Viens-y contre ma voix prêter ta voix impie
Au Dieu persécuteur, effroi du genre humain.
Qu'un fourbe ose annoncer les armes à la main.

SCENE SIXIE'ME.

ZOPHIRE, PHANOR.

TOi, Phanor, viens m'aider à repousser ce traître;
Le souffrir parmi-nous, & l'épargner, c'est l'être.
Renversons ses desseins, confondons son orgueil,
Préparons son supplice, ou creusons mon cercueil,
De lui seul ennemi: pour lui seul implacable,
L'amour de la vertu me rend inexorable.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

DAns ma prison affreuse, est-ce un Dieu qui te guide?
Mes maux sont-ils finis? Te revois-je, Seide?

SEIDE.

O charme de ma vie & de tous mes malheurs;
Palmire, unique objet qui m'a couté des pleurs!
Depuis ce jour de sang qu'un ennemi barbare,
Près des camps du Prophete aux bords du Saïbare,
Vint arracher sa proie à mes bras tout sanglans;
Qu'étendu loin de toi sur des corps expirans,
Mes cris mal entendus sur cette infâme rive,
Invoquerent la mort, sourde à ma voix plaintive.

O ma chere Palmire, en quel gouffre d'horreur,
Tes périls & ta perte ont abîmé mon cœur !
Que mes feux, que ma crainte, & mon impatience,
Accusoient la lenteur des jours de la vengeance.
Que je hâtois l'assaut si long-tems differé,
Cette heure, où de carnage & de sang enyvré,
Je devois de mes mains brûler la ville impie,
Où Palmire a pleuré sa liberté ravie !
Enfin de Mahomet les sublimes desseins,
Que n'ose approfondir l'humble esprit des humains,
Ont fait entrer Omar dans ce lieu d'esclavage ;
Je l'apprens, & j'y vole, on demande un ôtage ;
J'entre, je me presente, on accepte ma foi,
Et je me rends captif, ou je meurs avec toi.

PALMIRE.

Seide au moment même, avant que ta présence,
Vint de mon désespoir calmer la violence,
Je me jettois aux pieds de mon fier ravisseur.
» Vous voyez, ai-je dit les secrets de mon cœur ;
» Ma vie est dans le camp dont vous m'avez tirée,
» Rendez-moi le seul bien dont je suis séparée.
Mes pleurs en lui parlant ont arrosé ses pieds,
Ses refus ont saisi mes esprits effrayés,
J'ai senti dans mes yeux la lumiere obscurcir,
Mon cœur sans mouvement, sans chaleur & sans vie,
D'aucun ombre d'espoir n'étoit plus secouru,
Tout finissoit pour moi quand Seide a paru.

SEIDE.

Quel est donc ce mortel insensible à tes larmes.

PALMIRE.

C'est Zophire, il sembloit touché de mes allarmes ;

Mais

Mais ! hélas le cruel vient de me déclarer,
Que des lieux où je suis rien ne peut me tirer.

SEIDE.

Le barbare se trompe, & Mahomet mon maître,
Et l'invincible Omar, & moi-même peut-être,
Ça j'ose me nommer après ces noms fameux ;
Pardonne à ton amant cet espoir orgueilleux :
Nous briserons ta chaîne, & tarirons tes larmes.
Le Dieu de Mahomet, protecteur de nos armes ;
Ce Dieu, dont j'ai porté les sacrés étendards,
Ce Dieu, qui de Medine a détruit les remparts,
Renversera la Mecque à nos yeux abbattue ;
Omar est dans la ville, & le peuple à sa vue,
N'a point fait éclater ce trouble & cette horreur ;
Qu'inspire aux ennemis un ennemi vainqueur ;
Au nom de Mahomet un grand dessein l'amene.

PALMIRE.

Mahomet nous chérit, il briseroit ma chaîne ;
Il uniroit nos cœurs, nos cœurs lui sont offerts ;
Mais il est loin de nous, & nous sommes aux fers.

SCENE DEUXIE'ME.

OMAR, SEIDE, PALMIRE.

OMAR.

VOs fers seront brisés, soyez pleins d'esperance ;
Le ciel nous favorise, & Mahomet s'avance.

SEIDE.

Lui !

PALMIRE.

Notre auguste pere.

OMAR.

Au conseil assemblé
L'esprit de Mahomet par ma bouche a parlé.
Ce favori du Dieu qui préside aux batailles ;
Ce grand homme, ai-je dit, est né dans nos murailles ;
Il s'est rendu des Rois le maître & le soutien,
Et vous lui refusez le rang de Citoyen.
Vient-il vous enchaîner, vous perdre, vous détruire ?
Il vient vous protéger, mais sur-tout vous instruire,
Il vient dans vos cœurs même établir son pouvoir.
Plus d'un Juge à ma voix a paru s'émouvoir,
Les esprits s'ébranloient : l'inflexible Zophire,
Qui craint de la raison l'inévitable empire,
Veut convoquer le peuple, & s'en faire un appui ;
On l'assemble, j'y cours, & j'arrive avec lui.
Je parle aux Citoyens, j'intimide, j'exhorte ;
J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte :
Après quinze ans d'exil il revoit ses foyers,
Il vient accompagné des plus braves guerriers,
d'Ali, d'Amnon, d'Hercide & de sa noble élite.
Il entre, & sur ses pas chacun se précipite ;
Chacun porte un regard comme un cœur different ;
L'un croit voir un Héros, l'autre voit un Tyran :
Celui-ci le blasphéme, & le menace encore ;
Cet autre est à ses pieds, les embrasse & l'adore.
Nous faisons retentir à ce peuple agité
Les noms sacrés de Dieu, de paix, de liberté ;
De Zophire éperdu la cabale impuissante
Nous importune en vain de sa rage expirante ;
Au milieu de leurs cris, le front calme & serein,
Mahomet marche en Maître, & l'Olive à la main ;

La Tréve eſt publiée, & le voici lui-même.

SCENE TROISIE'ME.

MAHOMET, OMAR, SEIDE, PALMIRE, *Suite de Mahomet.*

MAHOMET.

INvincibles ſoutiens de ma grandeur ſuprême,
Noble & ſublime Ali, Morad, Hercide, Ammon;
Retournez vers ce peuple; inſtruiſez en mon nom;
Promettez, menacez, que la vérité régne,
Qu'on adore mon Dieu, mais ſur-tout qu'on le crai-
gne.
Vous, Seide, en ces lieux.

SEIDE.

O mon pere, ô mon Roi!
Le Dieu qui vous inſpire a marché devant moi,
Prêt à mourir pour vous, prêt à tout entreprendre;
J'ai prévenu votre ordre.

MAHOMET.

Il eut fallu l'attendre.
Qui fait plus qu'il ne doit, ne ſçait point me ſervir;
J'obéis à mon Dieu, vous ſçachez m'obéir.

PALMIRE.

Ah! Seigneur, pardonnez à ſon impatience:
Elevez près de vous dès notre tendre enfance,
Les mêmes ſentimens nous animent tous deux.
Hélas! mes triſtes jours ſont aſſez malheureux,
Loin de vous, loin de lui, j'ai langui priſonniere;
Mes yeux de pleurs noyés s'ouvroient à la lumiere.
M'empoiſoneriez-vous l'inſtant de mon bonheur?

MAHOMET.

Palmire, c'eſt aſſez ; je lis dans votre cœur ;
Que rien ne vous allarme, & rien ne vous étonne.
Allez malgré les ſoins de l'Autel & du Trône,
Mes yeux ſur vos deſtins ſeront toujours ouverts,
Je veillerai ſur vous comme ſur l'Univers.

(A Seide.)

Vous ſuivez mes guerriers ; & vous, jeune Palmire,
En ſervant votre Dieu, ne craignez que Zophire.

SCENE QUATRIE'ME.

MAHOMET, OMAR.

MAHOMET.

TOi, reſte, brave Omar ; il eſt tems que mon cœur
De ſes derniers replis t'ouvre la profondeur,
D'un ſiége encor douteux la longueur ordinaire,
Peut retarder ma courſe & borner ma carriere.
Ne donnons point le tems aux mortels détrompés
De raſſurer leurs yeux de tant d'éclat frappés ;
Les préjugés, ami, ſont les rois du vulgaire :
Tu connois quel oracle, & quel bruit populaire,
Ont promis l'Univers à l'Envoyé d'un Dieu,
Qui reçu dans la Meque, & vainqueur en tout lieu,
Entreroit dans ces murs en écartant la guerre,
Je viens mettre à profit les erreurs de la Terre.
Mais tandis que les miens par de nouveaux efforts,
De ce Peuple inconſtant font mouvoir les reſſorts ;
De quel œil revois-tu Palmire avec Seide ?

OMAR.

Parmi tous ces enfans enlevés par Hercide,
Qui formés ſous ton joug, & nourris dans ta loi,
N'ont de Dieu que le tien, n'ont de pere que toi,
Aucun ne te ſervit avec moins de ſcrupule,
N'eût un cœur plus docile, un eſprit plus crédule,
De tous les Muſulmans ce ſont les plus ſoumis.

MAHOMET.

Cher Omar, je n'ai point de plus grands ennemis;
Ils s'aiment, c'eſt aſſez.

OMAR.

Blâmes tu leurs tendreſſes?

MAHOMET.

Ah! connois mes fureurs & toutes mes foibleſſes.

OMAR.

Comment?

MAHOMET.

Tu ſçais aſſez quel ſentiment vainqueur
Parmi mes paſſions regne au fond de mon cœur;
Chargé du ſoin du Monde, environné d'allarmes,
Je porte l'encenſoir, & le ſceptre & les armes:
Ma vie eſt un combat, & ma frugalité
Aſſervit la nature à mon auſterité:
J'ai banni loin de moi cette liqueur traîtreſſe,
Qui nourrit des humains la brutale moleſſe;
Dans des ſables brûlans, ſur des rochers déſerts,
Je ſupporte avec toi l'inclémence des airs.
L'amour ſeul me conſole, il eſt ma récompenſe,
Le fruit de mes travaux, l'idole que j'encenſe,
Le ſeul Dieu qui me parle, & cette paſſion
Eſt égale aux fureurs de mon ambition;

Je préfere en secret Palmire à mes épouses:
Conçois tu bien l'excès de mes fureurs jalouses?
Quand Palmire à mes pieds par un aveu fatal,
Insulte à Mahomet, & lui donne un Rival,

OMAR.

Et tu n'est pas vengé?

MAHOMET.

Juge si je dois l'être;
Pour le mieux détester apprens à le connoître:
De mes Dieux ennemis apprens tous les forfaits,
Tous deux sont nés ici du Tyran que je hais.

OMAR.

Quoi Zophire......

MAHOMET.

Est leur pere. Hercide en ma puissance
Remit depuis quinze ans leur malheureuse enfance;
J'ai nourri dans mon sein ces serpens dangereux,
Déja sans se connoître, ils m'outragent tous deux,
J'attisois de mes mains leurs feux illégitimes,
Le Ciel voulut ici rassembler tous les crimes;
Je veux.....leur pere vient. Ses yeux lancent sur nous
Les regards de la haine & les traits du courroux.
Observe tout, Omar, & qu'avec son escorte,
Le vigilant Hercide assiege cette porte.
Reviens me rendre compte, & voir s'il faut lancer,
Ou retenir les coups que je dois lui porter.



SCENE CINQUIE'ME.

ZOPHIRE, MAHOMET.

ZOPHIRE.

AH! quel fardeau cruel à ma douleur profonde!
Moi! recevoir ici cet ennemi du Monde.

MAHOMET.

Approche, & puisqu'enfin le Ciel veut nous unir,
Vois Mahomet sans crainte, & parle sans rougir.

ZOPHIRE.

Je rougis pour toi seul, pour toi dont l'artifice,
A traîné ta Patrie au bord du précipice,
Pour toi de qui la main seme ici les forfaits,
Et fit naître la guerre au milieu de la paix.
Ton nom seul parmi nous divise les familles,
Les époux, les parens, les meres & les filles,
Et la trêve pour toi n'est qu'un moyen nouveau,
Pour venir dans nos cœurs enfoncer le couteau.
La discorde civile est par tout sur ta trace,
Assemblage inoui de mensonge & d'audace,
Tyran de ton Pays, est-ce ainsi qu'en ce lieu,
Tu viens donner la paix, & m'annoncer un Dieu.

MAHOMET.

Si j'avois à répondre à d'autres qu'à Zophire,
Je ne ferois parler que le Dieu qui m'inspire;
Le glaive & l'Alcoran dans mes sanglantes mains,
Imposeroient silence au reste des humains,
Ma voix feroit sur eux les effets du Tonnerre,
Et je verrois leurs fronts attachés à la Terre.
Mais je te parle en homme, & sans rien déguiser;

Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.
Vois quel est Mahomet ; nous sommes seuls, écoute.
Je suis ambitieux, tout homme l'est sans doute ;
Mais jamais Roi, Pontife, ou Chef, ou Citoïen
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque Peuple à son tour a brillé sur la Terre,
Par les Loix, par les Arts, & sur tout par la Guerre :
Le tems de l'Arabie est à la fin venu.
Ce Peuple généreux trop long-tems inconnu,
Laissoit dans ses déserts ensevelir sa gloire ;
Voici les jours nouveaux marqués par la victoire ;
Vois du Nord au Midi l'Univers désolé,
La Perse encor sanglante & son Trône ébranlé,
L'Inde esclave & timide, & l'Egypte abbaissée ;
Des Murs de Constantin la grandeur éclipsée ;
Vois l'Empire Romain tombant de toutes parts ;
Ce grand Corps déchiré, dont les membres épars
Languissent dispersés sans honneur & sans vie.
Sur ces débris du Monde élevons l'Arabie ;
Il faut de nouveaux cultes, il faut de nouveaux fers ;
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle Univers.
En Egypte Osiris, Zoroastre en Asie,
Chez les Cretois Minos, Numa dans l'Italie,
A des Peuples sans mœurs, & sans culte & sans Rois ;
Donnerent aisément d'insuffisantes Loix.
Je viens après mille ans chasser ces loix grossieres,
J'apporte un joug plus noble aux Nations entieres.
J'abolis les faux Dieux, & mon culte épuré ;
De ma grandeur naissante est le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma Patrie,
Je détruis sa foiblesse & son idolâtrie ;

Sous

Sous un Roi, sous un Dieu je viens la réunir;
Et pour la rendre illustre, il la faut asservir.

ZOPHIRE.

Voilà donc tes desseins; c'est donc toi dont l'audace
De la Terre à ton gré prétend changer la face.
Tu veux, en apportant le carnage & l'effroi,
Commander aux humains de penser comme toi;
Tu ravages le monde, & tu prétens l'instruire:
Ah! si par des erreurs il s'est laissé séduire;
Si la nuit du mensonge a pû nous égarer,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer?
Quel droit as tu reçu d'enseigner, de prédire,
De porter l'encensoir, & d'affecter l'Empire.

MAHOMET.

Le droit qu'un esprit vaste & ferme en ses desseins
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

ZOPHIRE.

Ainsi tout scélerat qui pense avec courage
Doit donner aux Mortels un nouvel esclavage;
Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur.

MAHOMET.

Oui je connois ton Peuple, il a besoin d'erreur.
Ou véritable, ou faux, mon culte est nécessaire;
Que t'ont produit tes Dieux, quel bien t'ont-ils pû
faire?
Quels lauriers vois-tu croître aux pieds de leurs
Autels?
Ta Secte obscure & basse avilit les Mortels,
Enerve le courage, & rend l'homme stupide;

La mienne éleve l'ame, & la rend intrepide;
Ma loi fait des Heros.

ZOPHIRE.

Dis plûtôt des Brigands;
Porte ailleurs tes leçons l'école de Tyrans,
Vas vanter l'imposture à Medine où tu régnes,
Où tes Maîtres séduits marchent sous tes enseignes,
Où tu vois tes égaux à tes pieds abbatus.

MAHOMET.

Des égaux, dès long-tems Mahomet n'en a plus;
Je fais trembler la Mecque, & je regne à Medine,
Crois-moi; reçois la paix si tu crains ta ruine.

ZOPHIRE.

La paix est dans ta bouche, mais ton cœur en est loin;
Penses-tu me tromper?

MAHOMET.

Je n'en ai pas besoin;
C'est le foible qui trompe, & le puissant commande;
Demain j'ordonnerai ce que je te demande,
Demain je puis te voir à mon joug asservi,
Aujourd'huy Mahomet veut être ton ami.

ZOPHIRE.

Nous amis, nous cruel! Ah quel nouveau prestige!
Connois-tu quelque Dieu qui fasse un tel prodige?

MAHOMET.

J'en connois un puissant & toujours écouté,
Qui te parles avec moi.

ZOPHIRE.

Qui?

MAHOMET.

La nécessité.

Ton interêt.

ZOPHIRE.

Avant qu'un tel nœud nous rassemble,
Les Enfers & les Cieux seront unis ensemble;
L'interêt est ton Dieu, le mien est l'équité:
Contre ces ennemis il n'est point de traité.
Quel seroit le lien, répons-moi si tu l'oses,
De l'horrible amitié qu'ici tu me proposes?
Répons, est-ce ton fils que mon bras te ravit?
Est-ce le sang des miens que ta main répandit?

MAHOMET.

Oui, ce sont tes fils même; oui, connois un mystére
Dont seul dans l'Univers je suis dépositaire,
Tu pleures tes enfans, ils respirent tous deux.

ZOPHIRE.

Ils vivroient! qu'as tu dit? O Ciel! ô jour heureux!
Ils vivroient! c'est de toi, qu'il faut que je l'apprenne.

MAHOMET.

Elevés dans mon Camp, tous deux sont dans ma chaîne.

ZOPHIRE.

Mes enfans dans tes fers, ils pourroient te servir.

MAHOMET.

Mes bienfaisantes mains ont daigné les nourrir.

ZOPHIRE.

Quoi! sur eux tu n'as point étendu ta colere?

MAHOMET.

Je ne les punis point des fautes de leur pere.

ZOPHIRE.

Acheve, éclaircis-moi, parlés, quel eſt leur ſort?

MAHOMET.

Je tiens entre mes mains, & leur vie & leur mort,
Tu n'as qu'à dire un mot, & je t'en fais l'arbitre.

ZOPHIRE.

Moi, je puis les ſauver, à quel prix, à quel titre?
Faut-il donner mon ſang, faut-il porter leurs fers?

MAHOMET.

Non, mais il faut m'aider à tromper l'Univers.
Il faut rendre la Mecque, abandonner ton Temple,
De la crédulité donner à tous l'exemple,
Annoncer l'Alcoran aux Peuples effrayés,
Me ſervir en Prophete, & tomber à mes pieds,
Je te rendrai ton fils, & je ſerai ton gendre.

ZOPHIRE.

Mahomet je ſuis pere, & je porte un cœur tendre;
Après quinze ans d'ennuis, retrouver mes enfans,
Les revoir & mourir dans leurs embraſſemens.
C'eſt le premier des biens pour mon ame attendrie;
Mais s'il faut à l'erreur aſſervir ma Patrie,
Ou de ma propre main les immoler tous deux;
Connois moi, Mahomet, mon choix n'eſt pas douteux,
Adieu.

MAHOMET.

Fier Citoyen, Vieillard inexorable,
Je ſerai plus que toi cruel, impitoyable



SCENE SIXIE'ME.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Mahomet, il faut l'être, ou nous sommes perdus;
Les secrets du Tyran me sont déja vendus,
Demain la trêve expire & demain l'on t'arrête,
Demain Zophire est maître, & fait tomber ta tête.
La moitié du Sénat vient de te condamner,
N'osant pas te combattre, on t'ose assassiner,
Le meurtre d'un Heros, ils le nomment supplice,
Et cet affreux complot, ils le nomment justice.

MAHOMET.

Ils sentiront la mienne, ils verront ma fureur,
La persécution fut toujours ma grandeur,
Zophire va périr.

OMAR.

Cette tête funeste
En tombant à tes pieds fera fléchir le reste;
Mais ne perd point de tems.

MAHOMET.

Malgré tout mon courroux,
Je veux cacher le bras d'où partiront les coups,
Et détourner de moi les soupçons du vulgaire.

OMAR.

Il est trop méprisable.

MAHOMET.

Il faut pourtant lui plaire;
Et j'ai besoin d'un bras qui par ma voix conduit,

Soit ſeul chargé du meurtre, & m'en laiſſe le fruit.

OMAR.

Pour un tel attentat, je réponds de Seide.

MAHOMET.

De lui.

OMAR.

C'eſt l'inſtrument d'un pareil homicide,
Otage de Zophire, il peut ſeul aujourd'hui,
L'aborder en ſecret, & te vanger de lui.
Tes autres favoris zélés avec prudence,
Pour s'expoſer à tout ont trop d'expérience;
Ils ſont tous dans cet âge où la maturité,
Fait tomber le bandeau de la crédulité;
Il faut un cœur plus ſimple; aveugle avec courage;
Un eſprit amoureux de ſon propre eſclavage.
La jeuneſſe eſt le tems de ces illuſions,
Et Seide enyvré de ſuperſtitions,
Eſt un lyon docile à la voix qui le guide.

MAHOMET.

Le frere de Palmire!

OMAR.

Oui, lui-même Seide,
De ton fier ennemi fils audacieux,
De ton Maître offenſé Rival inceſtueux.

MAHOMET.

Je déteſte Seide, & ſon nom ſeul m'offenſe,
La cendre de mon fils me crie encor vengeance;
Mais tu connois l'objet de mon fatal amour,
Tu connois dans quel ſang elle a puiſé le jour;
Tu vois que dans ces lieux environné d'abîmes,
Je viens chercher un Trône, un Autel, des victimes.

Qu'il faut d'un Peuple fier enchanter les esprits;
Qu'il faut perdre Zophire, & perdre encor son fils;
Allons, consultons bien, mon interêt, ma haine,
L'amour, l'indigne amour qui malgré moi m'entraîne;
Et la religion à qui tout est soumis,
Et la nécessité par qui tout est permis.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SEIDE, PALMIRE,

SEIDE.

QUoi! Zophire en secret demande à nous parler;
Dans quel tems, dans quels lieux, qu'a-t'il à révéler?
Le tems presse, dit-il,

PALMIRE.

Ah, demeure Seide;
Crains les complots sanglans d'un Sénat homicide;
Zophire nous trahit, on s'arme, on va frapper,
Le Pontife l'a dit, il ne peut nous tromper,
Gardes-toi de Zophire, évite sa présence:

SEIDE.

Je verrois ce vieillard avec pleine assurance:
Mais mon devoir m'appelle, il lui faut obéir,
Je m'arrache à moi-même, & c'est pour t'obtenir.
Omar offre pour nous un secret sacrifice,
J'y vais parler à Dieu, reclamer sa justice,

Lui jurer de mourir pour deffendre sa Loi ;
Et mes sermens ne seront que pour toi.

PALMIRE.

D'où vient qu'à ces sermens je ne suis pas présente ;
Si je l'accompagnois, j'aurois moins d'épouvante ;
Omar, ce même Omar, loin de me consoler ;
Ne parle que de sang déja prêt à couler,
Il m'avertit sur-tout de craindre pour Seide.

SEIDE.

Croirai-je que Zophire ait un cœur si perfide ?
Ce matin comme ôtage à ses yeux présenté,
J'admirois sa noblesse & son humanité,
Je sentois qu'en secret une force inconnue
Elevoit jusqu'à lui mon ame prévenue ;
Soit respect pour son nom, soit qu'un dehors heu-
reux,
Ne cachât de son cœur les replis dangereux :
Soit que dans ces momens que je t'ai rencontrée ;
Mon ame toute entiere à son bonheur livrée,
Oubliant ses douleurs, & chassant tout effroi,
Ne connut, n'entendit, ne vit plus rien que toi ;
Je me trouvois heureux d'être auprès de Zophire ;
Je le hais d'autant plus qu'il a sçu me séduire ;
Mais malgré le courroux dont je dois m'animer,
Qu'il est dur de haïr ceux qu'on voudroit aimer ;

PALMIRE.

Ah ! que le ciel en tout a joint nos destinées ;
Qu'il a pris soin d'unir nos ames enchaînées.
Sans toi, sans mon amour, sans ce tendre lien,
Sans cet instinct puissant qui joint mon cœur au tien ;

Sans

Sans la religion que Mahomet m'inſpire ;
J'aurois eu des remords en accuſant Zophire ;

SEIDE.

Laiſſons ces vains remords, & nous abandonnons
A la voix de ce Dieu que tous deux nous ſervons.
Je vais prêter, Palmire, un ſerment redoutable,
Le Dieu qui m'entendra, me ſera favorable ;
Et le Prophéte Roi qui veille ſur nos jours,
Bénira de ſes mains de ſi chaſtes amours.
Adieu. Pour être à toi je vais tout entreprendre.

SCENE DEUXIE'ME.

PALMIRE *ſeule.*

D'Un noir preſſentiment je ne puis me deffendre ;
Cet amour dont l'idée avoit fait mon bonheur,
Ce jour ſi ſouhaitté, n'eſt-il qu'un jour d'horreur ?
Quel eſt donc ce ſerment qu'on attend de Seide ?
Tout m'eſt ſuſpect ici, Zophire m'intimide ;
J'invoque Mahomet, & cependant mon cœur
Eprouve à ſon nom même une ſecréte horreur :
Dans les profonds reſpects que ce Héros m'inſpire ;
Je ſens que je le crains preſque autant que Zophire.
Délivre-moi, grand Dieu, de ce trouble où je ſuis,
Craintive je te ſers, aveugle je te ſuis ;
Hélas, daigne eſſuyer les pleurs où je me noye.



SCENE TROISIE'ME.

MAHOMET, PALMIRE.

PALMIRE.

C'Est Mahomet, c'est lui, qu'un Dieu puissant m'envoye :
Seigneur, sauvez Seide.

MAHOMET.

Quel est donc cet effroi ?
Et que craint-on pour lui, quand il est près de moi

PALMIRE.

O Ciel ! vous redoublez la terreur qui m'agite ;
Seigneur, en me parlant, votre ame est interdite ;
Mahomet est troublé pour la premiere fois.

MAHOMET.

Je devrois l'être au moins du trouble où je vous vois ;
Est-ce ainsi qu'à mes yeux votre simple innocence,
Ose avouer un feu qui peut-être m'offense ?
Votre cœur a-t'il pu, sans être épouvanté,
Avoir un sentiment que je n'ai pas dicté ?
Ce cœur que j'ai formé n'est-il plus qu'un rébelle ?
Ingrat à mes bienfaits, à mes Loix infidelle.

PALMIRE.

Que dites-vous ? surprise & tremblante à vos pieds,
Je baisse en frémissant mes regards effrayés.
Eh ! quoi, n'avez-vous pas daigné dans ce lieu même,
Justifier son choix, & consentir qu'il m'aime ?
Ces nœuds, ces chastes nœuds, que Dieu formoit en nous,

Sont un lien de plus qui nous attache à vous.

MAHOMET.

Redoutez des liens formés par l'imprudence ;
Le crime quelquefois ſuit de près l'innocence,
A d'étranges erreurs le cœur peut ſe livrer.

PALMIRE.

Non, en aimant Seide, il ne peut s'égarer.

MAHOMET.

Il vous charme à ce point.

PALMIRE.

Seigneur, je le confeſſe,
J'ai penſé que Dieu même approuvoit ma tendreſſe.
Nos penchans, diſiez-vous, ne viennent que de lui,
Il ne ſçauroit changer : voudroit-il aujourd'hui
Réprouver un amour, que ſans doute il fit naître ?
Ce qui fut innocent, peut-il ceſſer de l'être ?
Pourrois-je être coupable ?

MAHOMET.

Oui, vous l'êtes pour moi.
Vous ſous mes yeux nourrie à l'ombre de la foi,
Des enfans de tribut, vous toujours diſtinguée,
Vous à qui ma tendreſſe eſt encor prodiguée,
Vous qu'un prophane enfin commence à me ravir.

PALMIRE.

Non, Seigneur, près de vous il veut vivre & mourir.
Rien ne m'arrache à vous, non, vos bontés paſſées
Ne s'effaceront pas du fond de nos penſées.
Seigneur, ſi j'en perdois le ſacré ſouvenir,
Que Seide à vos yeux s'empreſſe à men punir.

MAHOMET.

Seide !

PALMIRE.

Ah, quel courroux arme votre œil févere !

MAHOMET.

Allez... raffurez-vous... je n'ai point de colere.
C'eft éprouver affez vos fentimens fecrets,
Repofez-vous fur moi de vos vrais intérêts;
Je fuis digne du moins de votre confiance,
Vos deftins dépendront de votre obéiffance:
Si j'eus foin de vos jours, fi vous m'appartenez,
Meritez des bienfaits qui vous font deftinés.
Quoique la voix du ciel ordonne de Seide,
Affermiffez les pas où fon devoir le guide,
Qu'il garde fes fermens, qu'il foit digne de vous.

PALMIRE.

N'en doutez pas, mon pere, il les remplira tous;
Je réponds de fon cœur, ainfi que de moi-même,
Il vous chérit encor beaucoup plus qu'il ne m'aime.
Il voit en vous fon Roi, fon pere, fon appui,
J'en attefte à vos pieds l'amour que j'ai pour lui;
Je cours à vous fervir encourager fon ame.

SCENE QUATRIE'ME.

MAHOMET *feul.*

QUoi, je fuis malgré moi confident de fa flamme ?
Quoi! fa naïveté confondant ma fureur,
M'enfonce innocemment le poignard dans le cœur.
Pere, enfans deftinés aux malheurs de ma vie,
Race toujours funefte, & toujours ennemie,

Vous allez éprouver dans cet horrible jour,
Ce que peut à la fois ma haine & mon amour.

SCENE CINQUIE'ME.

OMAR, MAHOMET.

OMAR.

ENfin voici le tems, & de ravir Palmire,
Et d'envahir la Mecque, & de punir Zophire;
Sa mort seule à vos pieds mettra ses Citoyens,
Tout est désespéré si tu ne les préviens.
Le seul Seidé ici peut le servir sans doute,
Lui seul il voit Zophire, il lui parle, il l'écoute;
Tu vois cette retraite & cet obscur détour,
Qui peut de ton Palais conduire à son séjour:
Là, cette nuit Zophire à ses Dieux chimériques
Offre un encens frivole, & des vœux fanatiques;
Là, Seide enyvré du zele de la Loi,
Peut l'immoler au Dieu qui lui parle par toi.

MAHOMET.

Qu'il l'immole, il le faut, il est né pour le crime,
Qu'il en soit l'instrument, qu'il en soit la victime.
Ma vengeance, ma loi, mes feux, ma sûreté,
L'irrévocable arrêt de la fatalité,
Tout le veut; mais crois-tu que son jeune courage,
Nourri du fanatisme, en ait toute la rage.

OMAR.

Lui seul semble formé pour remplir ton dessein,
Palmire à te servir excite encor sa main;
L'amour, le fanatisme aveuglent sa jeunesse;
Il sera furieux à force de foiblesse.

MAHOMET.

Par les nœuds du ſerment as-tu lié ſon cœur?

OMAR.

Du plus ſaint appareil la ténébreuſe horreur,
Les autels, les ſermens, tout enchaîne Seide;
J'ai mis un fer ſacré dans ſa main parricide,
Et la religion le remplit de fureur.
Il vient.

SCENE SIXIE'ME.

MAHOMET, OMAR, SEIDE.

MAHOMET.

ENfant d'un Dieu qui parle à votre cœur,
Ecoutez par ma voix ſa volonté ſuprême,
Il faut vanger ſon culte, il faut vanger Dieu même.

SEIDE.

Roi, Pontife & Prophéte à qui je ſuis voué,
Maître des Nations, par le ciel avoué,
Vous avez ſur mon cœur une entiere puiſſance;
Eclairez ſeulement ma docile ignorance,
Un mortel vanger Dieu.

MAHOMET.

C'eſt par vos foibles mains,
Qu'il veut épouvanter les prophanes humains.

SEIDE.

Ah ſans doute, ce Dieu dont vous êtes l'image,
Va d'un combat illuſtre honorer mon courage.

MAHOMET.

Faites ce qu'il ordonne; il n'eſt point d'autre honneur.

De ſes decrets divins aveugle exécuteur,
Adorez & frappez, vos mains ſeront armées
Par l'Ange de la mort & le Dieu des armées.

SEIDE.

Parlez, quels ennemis faut-il vous immoler?
Quel tyran faut-il perdre, & quel ſang doit couler?

MAHOMET.

Le ſang d'un meurtrier que Mahomet abhorre,
Qui nous perſécuta, qui nous pourſuit encore,
Qui combattit mon Dieu, qui maſſacra mon fils,
Le ſang du plus cruel de tous mes ennemis,
De Zophire.

SEIDE.

De lui! quoi mon bras....?

MAHOMET.

Temeraire;
On devient ſacrilege alors qu'on délibere.
Loin de moi les Mortels aſſez audacieux,
Pour juger par eux-mêmes, & pour voir par leurs yeux.
Quiconque oſe penſer n'eſt pas né pour me croire;
Obéir en ſilence eſt votre ſeule gloire;
Songez-vous qui je ſuis, ſongez-vous qu'en ces lieux,
Ma voix vous a chargé des volontés des Cieux.
Si malgré ſes erreurs & ſon idolâtrie,
Des Peuples d'Orient la Mecque eſt la patrie,
Si ce Temple du monde eſt promis à ma loi,
Si Dieu m'en a créé le Pontife & le Roi,
Si la Meque eſt ſacrée, en ſçavez-vous la cauſe?
Ibrahim y nâquit, & ſa cendre y répoſe,
Ibrahim dont le bras docile à l'Eternel,

Traîna ſon fils unique aux marches de l'Autel,
Etouffant pour ſon Dieu les cris de la nature ;
Et quand ce Dieu par vous veut venger ſon injure ;
Quand je demande un ſang à lui ſeul addreſſé,
Quand Dieu vous a choiſi, vous avez balancé :
Allez vil Idolâtre, & né pour toujours l'être,
Indigne Muſulman, cherchez un autre Maître.
Le prix étoit tout prêt, Palmire étoit à vous,
Mais vous bravez Palmire, & le Ciel en courroux ;
Lâche & foible inſtrument des vengeances ſuprêmes,
Les traits que vous portiez vont tomber ſur vousmême.
Fuyez, ſervez, rampez ſous nos fiers ennemis.

SEIDE.

Je crois entendre Dieu, tu parles, j'obéis.

MAHOMET.

Obéiſſez, frappez, teint du ſang d'un impie,
Meritez par ſa mort une éternelle vie.

(A Omar.)

Ne l'abandonne pas, & non loin de ces lieux,
Sur tous ſes mouvemens ouvre toujours les yeux.

SCENE SEPTIE'ME.

SEIDE *ſeul.*

IMmoler un vieillard de qui je ſuis l'ôtage,
Sans armes, ſans défenſe, appeſanti par l'âge !
N'importe, une victime amenée à l'Autel,
Y tombe ſans défenſe, & ſon ſang plaît au Ciel.
Dieu m'a daigné choiſir pour ce grand ſacrifice,
J'en ai fait le ſerment, il faut qu'il s'accompliſſe.
Venez à mon ſecours, ô vous de qui le bras,

Aux

Aux Tyrans de la Terre a donné le trépas ;
Ajoûtez vos fureurs au zéle qui me presse,
Otez moi ma pitié, ce n'est qu'une foiblesse ;
Ange de Mahomet, Ange exterminateur,
Mets la férocité dans le fonds de mon cœur.
Ah ! que vois-je ?

SCENE HUITIE'ME.

ZOPHIRE, SEIDE.

ZOPHIRE.

A mes yeux tu te troubles Seide ;
Vois d'un œil plus content le dessein qui me guide ;
Otage infortuné que le sort m'a remis,
Je te vois à regret parmi nos ennemis,
La trêve a suspendu les momens du carnage ;
Ce torrent suspendu peut s'ouvrir un passage ;
Je ne t'en dis pas plus, mais mon cœur malgré moi :
A frémi des dangers assemblés près de toi :
Cher Seide en un mot dans cette horreur publique ;
Souffre que ma maison soit ton asyle unique ;
Je réponds de tes jours, ils me sont précieux ;
Ne me réfuses pas.

SEIDE.

Ô mon devoir, ô Cieux !
Quoi, Zophire est-ce vous, qui n'avez d'autre envie ;
Que de me proteger, de veiller sur ma vie ?

(A part.)

Tout prêt à le frapper, qu'ai-je oui, qu'ai-je vû ?
Pardonne, Mahomet, tout mon cœur s'est émû ;

ZOPHIRE.

De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être,
Mais enfin je ſuis homme, & c'eſt aſſez de l'être,
Pour aimer à donner ſes ſoins compatiſſans
A des cœurs malheureux que l'on croit innocens ;
Exterminez, Grands Dieux, de la terre où nous
ſommes,
Quiconque avec plaiſir répand le ſang des hommes.

SEIDE.

Que ce langage eſt cher à mon cœur combattu !
L'ennemi de mon Dieu connois donc la vertu.

ZOPHIRE.

Tu la connois bien peu, puiſque tu t'en étonne ;
Mon fils, à quelle erreur, helas tu t'abandonne !
Ton eſprit faſciné par les loix d'un Tyran,
Penſe que tout eſt crime, hors d'être Muſulman ;
Cruellement docile aux leçons de ton maître,
Tu m'avois en horreur avant de me connoître,
Avec un joug de fer un affreux préjugé
Tient ton cœur innocent dans le piége engagé :
Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne,
Mais peu tu croire un Dieu qui commande la haine.

SEIDE.

Ah ! je ſens qu'à ce Dieu je vais déſobéir,
Non Seigneur, non, mon cœur ne ſçauroit vous haïr.

ZOPHIRE. *à part.*

Helas, plus je lui parle, & plus il m'intereſſe :
Son âge, ſa candeur ont ſurpris ma tendreſſe ;
Se peut-il qu'un ſoldat de ce monſtre impoſteur,
Ait trouvé malgré lui le chemin de mon cœur ?

(A Seide.)

Quel eſt tu ? de quel ſang les Dieux t'ont-ils fait naître ?

SEIDE.

Je n'ai point de parens, Seigneur, je n'ai qu'un Maître,
Que jusqu'à ce moment j'avois toujours servi,
Mais qu'en vous écoutant ma foiblesse a trahi.

ZOPHIRE.

Quoi, tu ne connois point de qui tu tiens la vie?

SEIDE.

Son Camp fut mon berceau, son Temple ma patrie;
Je n'en connois point d'autre, & parmi ces enfans,
Qu'en tribut à mon Maître on offre tous les ans,
Nul n'a plus que Seide éprouvé sa clemence.

ZOPHIRE.

Je ne puis te blâmer de ta reconnoissance.
Oui, les bienfaits, Seide, ont des droits sur un cœur;
Ciel! pourquoi Mahomet fut-il ton bienfaicteur?
Il t'a servi de pere aussi bien qu'à Palmire;
D'où vient que tu frémis, & que ton cœur soupire?
Tu détournes de moi ton regard égaré,
De quelque grand remords tu semble déchiré.

SEIDE.

Eh! qui n'en auroit pas dans ce jour effroyable?

ZOPHIRE.

Si tes remords sont vrais, ton cœur n'est plus coupable.
Viens, le sang va couler, je veux sauver le tien.

SEIDE. *à part.*

Juste Ciel! & c'est moi qui répandrois le sien?
O sermens! ô Palmire! ô vous Dieu des vengeances.

ZOPHIRE.

Remets-toi dans mes mains, tremble, si tu balances.
Suis-moi.

SCENE NEUVIE'ME.

PHANOR, ZOPHIRE, SEIDE.

PHANOR.

SEigneur lisez ce billet important,
Qu'un Arabe en secret m'a donné dans l'instant.

ZOPHIRE. *Il lit.*

Hercide! qu'ai-je lu? Dieux votre providence,
Voudroit-elle adoucir soixante ans de souffrance?

(Après avoir regardé Seide)

Suis-moi.

SEIDE.

Quoi Mahomet......

ZOPHIRE.

Viens ton sort en dépend.

SCENE DIXIE'ME.

OMAR *avec sa suite arrivant avec précipitation de l'autre côté du Théatre.*

ZOPHIRE, SEIDE, PHANOR.

OMAR.

TRaître, que faites-vous? Mahomet vous attend.

SEIDE.

Où suis-je? où suis-je? ô Ciel? & que dois-je résoudre?
D'un & d'autre côté je suis frapé du foudre.
Où courir, où porter un trouble si cruel,
Ou fuir?

OMAR.

Aux pieds du Roi qu'à choisi l'Eternel,

SEIDE.

Oui j'y cours, abjurer un serment que j'abhorre.

SCENE ONZIE'ME.

ZOPHIRE, PHANOR.

ZOPHIRE.

AH Seide où vas tu? .... Mais il me fuit encor,
Il sort désespéré, frappé d'un sombre effroi,
Et mon cœur qui le suit s'échappe loin de moi,
Seide ..... cet écrit, ton aspect, ton absence
A mes sens déchirés sont trop de violence.
Hercide devant moi cherche à se présenter,
Ah les cœurs malheureux osent-ils se flatter?
Hercide est ce guerrier dont la main meurtriere,
Me ravit mes enfans, & fit périr leur mere.
Mes enfans sont vivans; & sans doute aujourd'huy,
Mon sort & leurs destins s'éclairciront par lui.
Mahomet les retient, dit-il, sous sa puissance,
Et Palmire & Seide ignorent leur naissance?
Je m'abuse peut-être, & noyé dans mes pleurs,
J'embrasse aveuglement de flatteuses erreurs;
Je m'arrête; je doute, & ma douleur craintive,
Préte à la voix du sang une oreille attentive.

PHANOR.

Esperez, mais craignez. Songez combien d'enfans,
Mahomet chaque jour arrache à leurs parens,
Il en a fait les siens, ils n'ont point d'autre pere,

Et tous en l'écoutant, ont pris ſon caractere.

ZOPHIRE.

N'importe; amene Hercide au milieu de la nuit,
Qu'il ſoit ſous cette voûte en ſecret introduit
Aux pieds de cet Autel, où les pleurs de ton Maître;
Ont fatigué des Dieux qui s'appaiſent peut-être.
Un moment peut finir un ſiécle de malheurs,
Hâte un moment ſi doux, vas, cours, vole, ou je
meurs.

SCENE DOUZIE'ME.

ZOPHIRE. *ſeul.*

O Ciel! ayez pitié d'un deſtin que j'ignore;
Grands Dieux apprenez-moi ſi je ſuis pere encore!
Rendez-moi mes enfans, mais rendez aux vertus,
Deux cœurs nés généreux qu'un traître a corrompus.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

De ton affreux ſecret la trame eſt découverte;
Ta gloire eſt prophanée & la tombe entr'ouverte :
Seide eſt raſſuré; mais avant que ſon cœur,
Raffermi par ta voix, eut repris ſa fureur,
Seide a révelé cet horrible myſtére.

MAHOMET.

O Ciel!

OMAR.

Hercide l'aime, il lui tient lieu de pere.

MAHOMET.

Que dit, que penſe Hercide?

OMAR.

Il paroît effrayé:
Il ſemble pour Zophire avoir quelque pitié.

MAHOMET.

Hercide eſt foible ami, le foible eſt bientôt traître
Il n'aura pas long-tems le ſecret de ſon maître:
Je ſçais comme on écarte un témoin dangéreux.
Suis-je en tout obéi?

OMAR.

J'ai fait ce que tu veux.

MAHOMET.

Préparons donc le reſte ; il faut que dans une heure ;
On nous traîne au ſupplice, ou que Zophire meure.
S'il meurt, c'eſt aſſez : tout ce peuple éperdu,
Craindra du moins le Dieu qui m'aura défendu.
Voilà le premier pas. Mais ſi-tôt que Seide,
Aura rougi ſes mains de ce grand parricide ;
Que dans ſon propre ſang ce ſecret ſoit noyé,
Que délivré d'eux tous, je ſois juſtifié ;
Qu'aveugle pour jamais ce peuple m'applaudiſſe ;
Et juſqu'en mes fureurs adore ma juſtice,
Qu'on remette à l'inſtant Palmire entre nos mains ;
Epaiſſiſſons la nuit qui couvre ſes deſſeins.
Elle naquit en vain de ce ſang que j'abhorre,
On n'a point de parens alors qu'on les ignore ;
Les cris du ſang, ſa force, & ſes impreſſions ;
Des cœurs ſouvent trompés ſont les illuſions.
La nature, crois-moi, n'eſt rien que l'habitude ;
Celle de m'obéir fit ſon unique étude ;
Je lui tiens lieu de tout, qu'elle paſſe en mes bras ;
Sur la cendre des ſiens qu'elle ne connoît pas.
Son cœur même en ſecret, ambitieux peut-être,
Sentira quelque orgueil à captiver ſon maître :
Mais déja l'heure approche, où Seide en ces lieux
Doit immoler ſon pere à l'aſpect de ſes Dieux.
Retirons-nous.

OMAR.

Il vient ; ſa démarche égarée
Marque une ame inquiéte & de zele enyvrée.

SCENE SECONDE.

MAHOMET, OMAR *d'un côté*, SEIDE *au fond du Theâtre.*

SEIDE.

IL le faut donc remplir ce terrible devoir.

MAHOMET.

Viens, & par d'autres coups assurons mon pouvoir.

SCENE TROISIE'ME.

SEIDE *seul.*

A Tout ce qu'ils m'ont dit je n'ai rien à répondre,
Un mot de Mahomet suffit pour me confondre ;
Mais quand il m'a rempli de cette sainte horreur,
La persuasion n'entroit pas dans mon cœur.
Si le ciel a parlé, j'obéirai sans doute ;
Mais quelle obéissance, hélas, & qu'il m'en coûte !

SCENE QUATRIE'ME.

PALMIRE, SEIDE.

SEIDE.

PAlmire, que veux-tu ? Quel funeste transport
Te conduit en ces lieux consacrés à la mort.

PALMIRE.

La frayeur, cher Seide, & l'amour, sont mes guides;
Mes pleurs baignent tes mains saintement homicides;
Quel sacrifice horrible, hélas faut-il offrir,
A Mahomet, à Dieu, tu vas donc obéir.

SEIDE.

O de mes sentimens souveraine adorée,
Parlez, déterminez ma raison égarée,
Eclairez mon esprit, & conduisez mon bras,
Tenez-moi lieu d'un Dieu que je ne comprens pas.
Pourquoi m'a-t'il choisi ce terrible Prophéte,
D'un ordre irrévocable est-il donc l'interprete?

PALMIRE.

Tremblons d'examiner, Mahomet voit nos cœurs,
Il entend nos discours, il observe nos pleurs;
Chacun révere en lui la Divinité même:
C'est tout ce que j'en sçais, le doute est un blasphéme;
Et le Dieu qu'il annonce avec tant de hauteur,
Seide est le vrai Dieu, puisqu'il le rend vainqueur.

SEIDE.

Il l'est, puisque Palmire & le croit & l'adore;
Mais mon esprit confus ne conçoit point encore,
Comment ce Dieu si bon, ce pere des humains,
Pour un meurtre effroyable a réservé mes mains?
Sa voix s'est fait entendre, il a fallu se taire,
Et tout fier de servir la céleste colere,
Sur l'ennemi de Dieu je portois le trépas,
Un autre Dieu peut-être a retenu mon bras.
Du moins lorsque j'ai vu ce malheureux Zophire,

De ma religion j'ai moins ſenti l'empire ;
Vainement mon devoir au meurtre m'appelloit,
A mon cœur éperdu l'humanité parloit.
Mais avec quel courroux, avec quelle tendreſſe,
Mahomet de mes ſens accuſe la foibleſſe !
Avec quelle grandeur, & quelle autorité,
Sa voix vient d'endurcir ma ſenſibilité !
Que la Religion eſt terrible & puiſſante !
J'ai ſenti la fureur en mon cœur renaiſſante ;
Palmire, je ſuis foible, & du meurtre effrayé,
De ces ſaintes fureurs je paſſe à la pitié,
De ſentimens confus une foule m'aſſiége,
Je crains d'être barbare, ou d'être ſacrilege,
Je ne me ſens point fait pour être un aſſaſſin ;
Mais c'eſt un Dieu qui parle, & j'ai promis ma main.
J'en verſe encor des pleurs de douleur & de rage ;
Vous me voyez Palmire en proye à cet orage,
Nâgeant dans le reflux des contrariétés,
Qui pouſſe & qui retient mes foibles volontés.
C'eſt à vous de fixer mes fureurs incertaines,
Nos cœurs ſonr réunis par les plus fortes chaînes ;
Mais ſans ce ſacrifice à mes mains impoſé,
Le nœud qui nous unit eſt à jamais briſé,
Ce n'eſt qu'à ce ſeul prix que j'obtiendrai Palmire.

PALMI

Je ſuis le prix du ſang du malheureux Zophire.

SEIDE.

Le Ciel & Mahomet ainſi l'ont ordonné.

PALMIRE.

L'amour eſt-il donc fait pour tant de cruauté ?

SEIDE.

Ce n'eſt qu'au meurtrier que Mahomet te donne.

PALMIRE.

Quelle effroyable dot !

SEIDE.

Mais ſi le Ciel l'ordonne,
Si je ſers & l'Amour & la Religion.

PALMIRE.

Hélas !

SEIDE.

Vous connoiſſez la malédiction
Qui punit à jamais la déſobéiſſance.

PALMIRE.

Si Dieu même en tes mains a remis ſa vengeance,
S'il exige le ſang que ta bouche a promis.

SEIDE.

Eh bien pour être à toi, que faut-il ?

PALMIRE.

Je frémis.

SEIDE.

Je t'entens, ſon arrêt eſt ſorti de ta bouche.

PALMIRE.

Qui, moi ?

SEIDE.

Tu l'as voulu.

PALMIRE.

Dieux, quel arrêt farouche !
Que t'ai-je

SEIDE.

Le Ciel a parlé par ta voix,
C'eſt ſon dernier oracle, & j'accomplis ſes loix.

Voici l'heure ou Zophire à cet autel funeste,
Doit prier en secrèt ses Dieux que je déteste;
Palmire, éloignes-toi.

PALMIRE.

Je ne puis te quitter.

SEIDE.

Crains le spectacle affreux que Dieu va présenter,
Ces momens sont cruels, vas, fuis. Cette retraite
Est voisine des lieux qu'habite le Prophéte;
Vas, dis je.

PALMIRE.

Ce vieillard va donc être immolé.

SEIDE.

De ce grand sacrifice ainsi l'ordre est reglé;
Il le faut de ma main traîner dans la poussiere,
De trois coups dans le sein lui ravir la lumiere,
Renverser dans son sang cet autel dispersé.

PALMIRE.

Lui, mourir par tes mains, tout mon sang s'est glacé;
Le voici, juste Ciel!

(Le fond du Théatre s'ouvre, & on voit un Autel.)

SCENE CINQUIE'ME

SEIDE, PALMIRE, ZOPHIRE.

ZOPHIRE.

O Dieux de ma patrie!
Dieux prêts à succomber sous une Secte impie!

C'eſt pour vous-même ici que ma débile voix
Vous implore aujourd'hui pour la derniere fois ;
La guerre eſt à la porte, & des mains meurtrieres,
De cette foible paix vont briſer les barrieres,
Dieux, ſi d'un ſcélerat vous reſpectez le ſort....

(Seide à Palmire.)

Tu l'entends qui blaſphême.

ZOPHIRE.

Accordez-moi la mort,
Mais rendez-moi mes fils à mon heure derniere,
Que j'expire entre leurs bras, qu'ils ferment ma paupiere :
Hélas, ſi j'en croyois mes ſecrets ſentimens,
Si vos mains en ces lieux ont conduit mes enfans....

PALMIRE.

Que dit-il, ſes enfans.

ZOPHIRE.

O mes Dieux que j'adore ;
Je mourrois du plaiſir de les revoir encore.
Arbitres des deſtins daignés veiller ſur eux,
Qu'ils penſent comme moi, mais qu'ils ſoient plus heureux.

Seide tirant ſon poignard.

Il court à ſes faux Dieux, frappons.

PALMIRE.

Que vas tu faire ;
Helas !

SEIDE.

Servir le Ciel, te meriter, te plaire ;
Ce glaive à notre Dieu vient d'être conſacré,

Que l'ennemi de Dieu soit par lui massacré,
Marchons . . . . , ne vois-tu pas dans ces demeures sombres,
Ces traits de sang, ce spectre & ces errantes ombres ?

PALMIRE.

Que dis-tu ?

SEIDE.

Je vous suis Ministres du Trépas,
Vous me montrés le lieu, vous conduisez mes pas ;
Allons.

PALMIRE.

Non, trop d'horreur entre nous deux s'assemble.
Demeure.

SEIDE.

Il n'est plus tems, avançons, . . l'Autel tremble.

PALMIRE.

Le Ciel se manifeste, il n'en faut point douter.

SEIDE.

Me pousse-il au meurtre, ou veut-il m'arrêter ?
Du Prophete de Dieu la voix se fait entendre,
Il me reproche un cœur trop flexible & trop tendre.
Chere Palmire au Ciel adressez tous vos vœux,
Je vais frapper.

(Il sort & va derriere l'Autel où est Zophire.)

PALMIRE *seule.*

O Ciel ! O momens douloureux !
Quelle effrayante voix dans mon ame s'éleve !
D'où vient que tout mon sang malgré moi se souleve ?
Si le Ciel veut un meurtre, est-ce à moi d'en juger ?
Est-ce à moi de me plaindre & de l'interroger ?

J'obéis, d'où vient donc que le remords m'accable ?
Ah quel cœur ſçait jamais s'il eſt juſte ou coupable ?
Je me trompe, ou les coups ſont portés cette fois,
J'entends les cris plaintifs d'une mourante voix,
Seide, helas !

SEIDE.

Où ſuis-je, & quelle voix m'appelle ?
Je ne vois point Palmire, un Dieu m'a privé d'elle.

PALMIRE.

Eh ! quoi, méconnois-tu celle qui vit pour toi ?

SEIDE.

Où ſommes-nous ?

PALMIRE.

Eh bien cette effroyable loi
Cette horrible promeſſe eſt-elle enfin remplie ?

SEIDE.

Que me dis tu ?

PALMIRE.

Zophire a-t'il perdu la vie ?

SEIDE.

Qui Zophire ?

PALMIRE.

Ah Grand Dieu ! Dieu de ſang alteré,
Ne perſécutez point ſon eſprit égaré ;
Fuyons d'ici.

SEIDE *s'aſſied.*

Je ſens que mes genoux s'abbaiſſent ;
Ah je revois le jour, & mes forces renaiſſent.
Quoi ! c'eſt vous.

PALMIRE.

Qu'as tu fait ?

SEIDE.

SEIDE *se relevant.*

Moi je viens d'obéir,
D'un bras déſeſperé je viens de le ſaiſir
Par ſes cheveux blanchis j'ai traîné ma victime,
Grand Dieu tu l'as voulu, peux-tu vouloir un crime?
Tremblant, ſaiſi d'effroy, j'ai plongé dans ſon flanc
Ce glaive deſtiné à répandre ſon ſang.
J'ai voulu redoubler, ce vieillard vénérable
A jetté dans mes bras un cri ſi lamentable,
La nature a tracé dans ſes regards mourans,
Un ſi grand caractére, & des traits ſi touchans;
De tendreſſe & d'effroi mon ame s'eſt remplie,
Et plus mourant que lui, je déteſte ma vie.

PALMIRE.

Fuyons vers Mahomet qui doit nous protéger,
Près de ce corps ſanglant nous ſommes en danger;
Suivez-moi.

(*Seide s'aſſied.*)

(*Il ſe releve.*)

Je ne puis... je meurs... ah Palmire!

PALMIRE.

Quel trouble épouvantable à mes yeux le déchire!

SEIDE.

Ah! Si tu l'avois vû le poignard dans le ſein,
S'attendrir à l'aſpect de ſon lâche aſſaſſin;
Je fuyois.... croirois-tu que ſa voix affoiblie
Pour m'appeller encor a ranimé ſa vie;
Il retiroit ce fer de ſes flancs malheureux:
Hélas, il m'obſervoit d'un regard douloureux;
Cher Seide, a-t'il dit, infortuné Seide,

Cette voix, ce regard, ce poignard homicide;
Ce vieillard attendri, tout ſanglant à mes pieds,
Pourſuivent devant toi nos regards effrayés,
Qu'avons-nous fait?

PALMIRE.

On vient, je tremble pour ta vie.
Fuis au nom de l'amour & du nœud qui nous lie.

SEIDE.

Va, laiſſes-moi. Pourquoi cet amour malheureux,
M'a-t'il pu commander ce ſacrifice affreux?
Non, cruelle, ſans toi, ſans ton ordre ſuprême,
Je n'aurois jamais pû obéir au Ciel même.

PALMIRE.

De quel reproche horrible oſes-tu m'accabler?
Hélas, plus que le tien, mon cœur ſe ſent troubler;
Cher Amant, prens pitié de Palmire éperdue.

SEIDE.

Palmire, quel objet vient s'offrir à ma vue?

(Zophire s'appuye ſur l'Autel).

PALMIRE.

C'eſt cet infortuné luttant contre la mort,
Qui vers nous tout ſanglant ſe traîne avec effort.

SEIDE.

Eh! quoi, tu vas à lui.

PALMIRE.

De remords dévorée;
Je cede à la pitié dont je ſuis déchirée,
Je n'y puis réſiſter, elle a vaincu mes ſens.

(Zophire soutenu par Palmire.)

Hélas ! servez de guide à mes pas chancelans,
Seide (*Il s'assied.*) c'est toi qui m'arrache la vie ;
Tu pleures, la pitié succéde à la furie.

SCENE SIXIE'ME.

ZOPHIRE, SEIDE, PALMIRE, PHANOR.

PHANOR.

Ciel, quels affreux objets se présentent à moi !

ZOPHIRE.

Si je voyois Hercide.... ah Phanor ! est-ce toi ?
Voilà mon assassin.

PHANOR.

O crime ! affreux mystére,
Assassin malheureux, connoissez votre pere.

PALMIRE.

Qui, lui ?

SEIDE.

Mon pere !

ZOPHIRE.

O Ciel !

PHANOR.

Hercide en expirant :
Il me voit, il m'appelle, il s'écrie en mourant,
S'il en est tems encor, préviens un parricide,
Cours arracher le fer à la main de Seide ;
Malheureux confident de cet affreux secret,
Je suis puni, je meurs des mains de Mahomet ;

Cours, hâte-toi d'apprendre au malheureux Zophire,
Que Seide est son fils & frere de Palmire.

PALMIRE.

Vous, mon frere.

ZOPHIRE.

O mes fils! ô nature! ô mes Dieux!
Vous ne me trompiez pas, quand vous parliez pour eux,
Vous préveniez mon cœur; ah malheureux Seide,
Qui t'a pu commander un si noir parricide!

(Seide aux pieds de Zophire.)

L'amour de mon devoir & de ma nation,
Et ma reconnoissance & ma religion;
Tout ce que les humains ont de plus respectable,
M'inspira des forfaits le plus abominable:
Rendez, rendez le fer à ma barbare main.

(Palmire aux genoux de Zophire.)

Ah mon pere! Ah Seigneur! plongez-le dans mon sein,
J'ai seul à ce grand crime encouragé Seide;
L'inceste étoit pour nous le prix du parricide.

SEIDE.

Le Ciel n'a point pour nous d'assez grands châtimens,
Frappez vos assassins.

ZOPHIRE.

J'embrasse mes enfans.
Le Ciel voulut mêler dans les maux qu'il m'envoye
Le comble des horreurs au comble de la joie;
Je bénis mon destin, je meurs, mais vous vivez,

O vous qu'en expirant mon cœur a retrouvés.
Seide, & vous Palmire au nom de la nature,
Par ce reste de sang qui sort de ma blessure,
Par ce sang paternel, par vous, par mon trépas,
Vangez-moi, vangez-vous, mais ne vous perdez pas.
L'heure approche, mon fils, & la tréve rompue,
Laissoit à mes desseins une libre étendue,
Les Dieux de tant de maux ont pris quelque pitié,
Le crime de tes mains n'est commis qu'à moitié,
Le peuple avec le jour en ces lieux va paroître;
Mon sang va les conduire, ils puniront un traître,
Attendons ces momens.

SEIDE.

Ah! je cours de ce pas,
Vous immoler ce monstre, & hâter mon trépas,
Me punir, vous vanger,

SCENE SEPTIE'ME.

OMAR, *sa suite*, ZOPHIRE, SEIDE, PALMIRE, PHANOR.

OMAR.

QU'on arrête Seide,
Secourez tous Zophire, enchaînez l'homicide,
Mahomet n'est venu que pour vanger les loix.

ZOPHIRE.

Ciel! quel comble de crime, & qu'est-ce que je vois?

SEIDE.

Mahomet me punir.

PALMIRE.

Eh quoi, tyran farouche;
Après cet attentat ordonné par ta bouche.

OMAR.

On n'a rien ordonné.

SEIDE.

Va, j'ai bien mérité
Cet exécrable prix de ma crédulité.

OMAR.

Qu'on l'emmene, Soldats?

PALMIRE.

Non, arrêtez, perfide.

OMAR.

Madame, obéissez, si vous aimez Seide,
Mahomet vous protege, & son juste courroux,
Prêt à tout foudroyer, peut s'arrêter sur vous;
Auprès de votre Roi, Madame, il faut me suivre.

PALMIRE.

Grands Dieux, de tant d'horreurs que la mort me délivre.

SCENE HUITIE'ME.

ZOPHIRE, PHANOR, *le peuple qui s'avance.*

ZOPHIRE.

On les enleve, Ciel! ô pere malheureux!
Le coup qui m'assassine est cent fois moins affreux.

PHANOR.

Enfin le jour renaît, tout le peuple s'avance.

On s'arme, on vient à vous, on prend votre défenſe.

ZOPHIRE.

Soutiens mes pas, allons, j'eſpere encor punir,
L'hypocrite aſſaſſin qui m'oſe ſecourir,
Ou du moins en mourant ſauver de ſa furie
Ces deux enfans que j'aime, & qui m'ôtent la vie.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Zophire eſt expirant, & ce peuple éperdu,
Se voit déja ſans front dans la poudre abbattu,
Les Prophétes & moi que ton eſprit inſpire,
Nous déſavouons tous le meurtre de Zophire.
Yci nous l'annonçons à ce peuple en fureur,
Comme un coup du Très-Haut qui s'arme en ta faveur,
Là nous en gémiſſons, nous promettons vengeance,
Nous vantons ta juſtice, ainſi que ta clémence;
Par-tout on nous écoute, on fléchit à ton nom,
Et ce reſte importun de la ſédition,
N'eſt qu'un bruit paſſager des flots après l'orage,
Dont le courroux mourant frappe encor le rivage,
Quand la ſérénité regne aux plaines du Ciel.

MAHOMET.

Impoſons à ces flots un ſilence éternel;

As-tu fait des remparts approcher mon armée.

OMAR.

Elle a marché la nuit vers la Ville allarmée,
Osman la conduisoit par de secrets chemins.

MAHOMET.

Faut-il toujours combattre ou tromper les humains ?
Seide ne sçait point qu'aveugle en sa furie;
Il a versé le sang qui lui donna la vie.

OMAR.

Qui pourroit l'en instruire ? un éternel oubli
Tient avec le secret Hercide enseveli;
Seide va le suivre, & son trépas commence;
J'ai détruit l'instrument qu'employa ta vengeance :
Tu sçais que dans son sang ses mains ont fait couler
Le poison qu'en sa coupe on avoit sçû mêler :
Le châtiment sur lui tomboit avec le crime,
Et tandis qu'à l'Autel il traînoit sa victime,
Tandis qu'au sein d'un pere il enfonçoit son bras,
Dans ses veines lui-même il portoit son trépas,
Il est dans la prison, & bientôt il expire.
Cependant en ces lieux j'ai fait garder Palmire;
Palmire à tes desseins va même encor servir,
Croyant sauver Seide, elle va t'obéir;
Je lui fais esperer la grace de Seide,
Le silence est encor sur sa bouche timide,
Ce cœur toujours docile & fait pour t'adorer,
En secret seulement n'osera murmurer.
Legislateur, Prophete & Roi dans ta Patrie,
Palmire achevera le bonheur de ta vie,
Tremblante, inanimée on l'amene à tes yeux.

MAHOMET.

MAHOMET.

Vas rassembler mes Chefs, & revole en ces lieux.

SCENE SECONDE.

MAHOMET, PALMIRE.

PALMIRE.

Ciel! où suis-je, ah Grands Dieux!

MAHOMET.

Soyez moins consternée;
J'ai du peuple & de vous pressé la destinée,
Ce grand évenement qui vous remplit d'effroi,
Palmire, est un secret entre le Ciel & moi.
De vos indignes fers par mes mains dégagée,
Vous êtes en ces lieux libre, heureuse & vangée;
Ne pleurez point Seide, & laissez à mes mains
Le soin de balancer le destin des humains.
Ne songez plus qu'au vôtre, & si vous m'êtes chere;
Si Mahomet jetta sur vous des yeux de pere;
Sçachez qu'un sort plus noble, un titre encor plus grand;
Si vous le meritez, peut-être vous attend;
Porter vos vœux hardis au faîte de la gloire,
De Seide & du reste étouffez la mémoire:
Vos premiers sentimens doivent tous s'effacer
A l'aspect des grandeurs où vous n'osiez monter;
Il faut que votre cœur à mes bontés réponde,
Et suivre en tout mes loix, lorsque j'en donne au monde.

PALMIRE.

Qu'entens? quelles loix, ô Ciel, & quels bienfaits?

Imposteur teint du sang que j'abjure à jamais,
Boutreau de tous les miens, va, ce cruel outrage,
Manquoit à ma misere, & manquoit à ta rage.
Le voilà donc, Grand Dieu, ce Prophete sacré,
Ce Roi que je servis, ce Dieu que j'adorai.
Monstre, dont les fureurs, & les complots perfides,
De deux cœurs innocens, ont fait deux parricides,
De ma foible jeunesse infâme séducteur,
Tout souillé de mon sang tu prétens à mon cœur;
Mais tu n'as pas encore assuré ta conquête,
Le voile est déchiré, la vengeance s'apprête:
Entens-tu ces clameurs, entens-tu ces éclats?
Mon pere te poursuit des ombres du trépas,
Je vois qu'on se souleve, on s'arme en ma défense;
Le Ciel veut à ta rage arracher l'innocence:
Puissai-je de mes mains te déchirer le flanc,
Voir mourir tous les tiens, & nâger dans leur sang;
Puissent la Mecque ensemble & Medine & l'Asie,
Punir tant de fureur & tant d'hypocrisie,
Que le monde par toi séduit & ravagé,
Rougisse de tes fers, les brise & soit vengé;
Que la Religion que fonda l'imposture,
Soit l'éternel mépris de la race future.
Que l'Enfer dont les cris ménaçoient tant de fois
Quiconque osoit douter de tes indignes loix,
Que l'Enfer, que ces lieux de douleur & de rage,
Pour toi seul préparés, soient ton juste partage.
Voilà les sentimens qu'on doit à tes bienfaits,
L'hommage, les sermens, & les vœux que je faits.

MAHOMET.

Je vois qu'on m'a trahi; mais quoi qu'il en puisse être,

Et qui que vous soyez fléchissez sous un Maître ;
Apprenez que mon cœur .....

SCENE TROISIE'ME.

MAHOMET, PALMIRE, OMAR *& sa suite.*

OMAR.

On sçait tout Mahomet ;
Hercide en expirant revela ton secret ;
Le Peuple en est instruit, la prison est forcée,
Tout s'arme, tout s'emeut, une foule insensée
Elevant contre toi des hurlemens affreux,
Porte le corps sanglant de son Chef malheureux ;
Seide est à leur tête, & d'une voix funeste ;
Les excite à venger ce déplorable reste ;
Ce corps souillé de sang est l'horrible signal,
Qui fait courir ce Peuple à ce combat fatal.
Son fils crie en tout lieu ; je suis un parricide ;
La douleur le ranime, & la rage le guide,
Il respire à demi pour se venger de toi,
On déteste ton Dieu, tes Prophetes, ta loi ;
Ceux mêmes qui devoient dans la Mecque allarmée ;
Faire ouvrir cette nuit la porte à ton armée,
De la fureur commune avec zéle enyvrés,
Viennent lever sur toi leurs bras désesperés.
On n'entend que les cris de mort & de vengeance.

PALMIRE.

Acheve, juste ciel, & soutiens l'innocence ;
Frappe.

MAHOMET *à Omar.*

Eh bien ! que crains-tu ?

OMAR.

Tu vois quelques amis
Qui contre les dangers contre moi raffermis ;
Mais vainement armés contre un pareil orage,
Viennent tous à tes pieds mourir avec courage.

MAHOMET.

Seul je les défendrai, rangez-vous près de moi,
Et connoissez enfin qui vous avez pour Roi.

SCENE QUATRIE'ME.

MAHOMET, OMAR, *& sa suite les armes à la main.*

PALMIRE, SEIDE.

PHANOR *& le Peuple les armes à la main.*

SEIDE *un poignard à la main.*

Peuple, vengez mon pere, & courez à ce traître.

MAHOMET.

Peuple né pour me suivre, écoutez votre Maître.

SEIDE.

N'écoutez point ce monstre, & suivez-moi . . . . . !
Grands Dieux,
Quel nuage épaissi se répand sur mes yeux !

(Il avance, il chancelle.)

Frappons . . . Ciel je me meurs.

MAHOMET

Je triomphe.

PALMIRE.

Ah mon frere,
N'auras-tu pû verser que le sang de ton pere.

SEIDE. *tombe entre les bras de Phanor.*

Avançons... je ne puis, quel Dieu vient m'accabler!

MAHOMET.

Ainsi tout sacrilege à mes yeux doit trembler.
Mortels séditieux qu'un zéle aveugle inspire,
Qui m'osez blasphêmer, & qui vengez Zophire;
Ce seul bras que la Terre apprit à redouter,
Ce bras peut vous punir d'avoir osé douter;
Dieu qui m'a confié sa parole & sa foudre,
Si je veux me venger, va vous réduire en poudre.
Malheureux connoissez son Prophete & sa loi,
Et que ce Dieu soit juge entre Seide & moi,
De nous deux devant vous que le coupable expire.

PALMIRE.

Mon frere... Eh! quoi sur eux ce monstre a tant d'empire:
Ils demeurent glacés, ils tremblent à sa voix;
Mahomet comme un Dieu leur dicte ici des loix;
Et toi Seide aussi....

SEIDE.

Le Ciel punit ton frere;
Mon crime est détestable autant qu'involontaire.
En vain la vertu même habitoit dans mon cœur,
Toi, trembles scelerat, si Dieu punit l'erreur,
Vois quel foudre il prépare aux artisans des crimes,
Tremblez, son bras s'essaie à frapper des victimes;
Détournez d'elle ô Dieu, cette mort qui me suit.

PALMIRE.

Non, Peuple, ce n'est point un Dieu qui le poursuit;
Non, ce traître sans doute......

MAHOMET *au Peuple.*

Apprenez Infidèles;
A former désormais des trames criminelles;
Aux vengeances des Cieux reconnoissez mes droits,
La nature & la mort ont entendu ma voix.
Ainsi je punirai les erreurs insensées,
Les révoltes du cœur & les moindres pensées;
Si ce jour luit pour vous, ingrats, si vous vivez,
Rendez grace au Pontife à qui vous le devez,
Fuyez, courrez au Temple appaiser ma colere.

(*Le Peuple s'en va.*)

PALMIRE.

Arrêtez... le Barbare empoisonna mon frere.
Monstre, ainsi son trépas t'aura justifié?
A force de forfaits tu t'es déifié;
Malheureux assassin de ma famille entiere;
Otes-moi de tes mains ce reste de lumiere:
O frere, ô triste objet d'un amour plein d'horreurs,
Que je te suive au moins.

Elle se jette sur le poignard de Seide, & s'en frappe.

MAHOMET.

Qu'on l'arrête.

PALMIRE.

Palmire tombant dans les bras des siens.

Je me meurs.
Je cesse de te voir, imposteur exécrable,
Je me flatte en mourant, qu'un dieu plus équitable,
Réserve un avenir pour les cœurs innocens;
Tu dois régner, ce monde est fait pour les tyrans.

SCENE DERNIERE.

MAHOMET, OMAR.

MAHOMET.

ELle m'eſt enlevée, Ah trop chere victime;
Je me vois arracher le prix d'un ſi grand crime;
De tes jours malheureux déteſtable ennemi,
Vainqueur & tout-puiſſant, c'eſt moi qui ſuis puni.
Il eſt donc des remords, ô fureur, ô juſtice!
Mes forfaits dans mon cœur ont donc mis mon ſupplice!
Dieu que je fais ſervir au malheur des humains,
Adorable inſtrument de mes affreux deſſeins,
Toi que j'ai blaſphémé, mais que je crains encore,
Je me ſens condamné quand l'Univers m'adore,
Je brave en vain les traits dont je me ſens frapper;
J'ai trompé les mortels, & je puis me tromper.
Pere, enfans malheureux immolés à ma rage,
Vangez la terre & vous, & ce Ciel que j'outrage,
Arrachez-moi ce jour, & ce perfide cœur,
Ce cœur né pour haïr qui brûle avec fureur.

(A Omar.)

Et toi de tant de honte étouffe la mémoire,
Cache au moins ma foibleſſe, & ſauve encor ma gloire.
Je veux régir en Dieu l'Univers prévenu,
Mon Empire eſt détruit, ſi l'homme eſt reconnu.

FIN.

ERRATA.

Au lieu de ZOPHIRE, *lisez*, ZOPIRE.

